

de cette éclaircie, et les arbres abattus sont restés où ils tombèrent, parfois en travers de la route, et disparaissent sous un rideau de lianes et de végétation parasite.

Malgré ces obstacles, nous avançons rapidement quand, tout à coup, la piste paraît s'engouffrer dans une caverne obscure, et la nuit profonde succède, presque sans transition, à la clarté diaphane. C'est la forêt « kóbira, la grande », a dit le chef, hier soir. Des arbres géants surgissent du sol, droits et lisses comme des colonnes. Leurs troncs, larges et espacés, s'élèvent autour de nous, mais leurs cimes invisibles se perdent dans la nuit, comme ces piliers des temples indous, sans air et sans lumière, qui montent et disparaissent dans l'obscurité des combles.

A leurs pieds, recouvrant le sol, se devine tout un fouillis de broussailles et de verdure. De larges gouttes de pluie, la rosée matinale, tombent de là-haut et, avec un son mat, viennent s'écraser en bas sur les feuilles.

Nulle part les pâles rayons de la lune ne percent la voûte épaisse qui s'étend sur nos têtes. Dans l'obscurité profonde nous avançons lentement. Des hurlements lugubres éclatent, soudain, par intervalles, au-dessus de nous et des singes, réveillés en sursaut par notre passage, se sauvent parmi les cimes avec un grand bruit de feuilles froissées. Parfois, c'est auprès de nous, tout près, dans les broussailles, que retentit leur aboiement effaré suivi de

la fuite éperdue et bruyante. Nos yeux scrutent en vain les ténèbres. Comme des fantômes, les poteaux du télégraphe surgissent, un à un, tout contre nous. Et toujours les gouttes d'eau tombent, lentes et régulières.

Mais, tout à coup, une lumière a brillé là-bas. Oui, à peine un point lumineux rendu plus visible par l'obscurité ambiante. C'est un phare dans ces ténèbres et nous marchons droit sur lui. La lueur, plus intense, grandit en tous sens et semble la sortie d'un tunnel ; comme vue par un soupirail voici la brousse devant nous. Un pâle reflet éclaire les derniers arbres de la forêt. C'est le jour, un demi-jour plutôt, gris encore, mais éclatant auprès de cette obscurité profonde. Nous respirons plus librement, nous sommes enfin dehors.

En avant, s'étend le terrain de notre chasse coupé de vallons marécageux où poussent une herbe verte et drue, des roseaux et des joncs. Sur les hauteurs qui les séparent, des hautes herbes, des rochers et ces arbustes de la brousse, malingres et tordus.

Les teintes délicates de l'aurore colorent le ciel. Nous prenons quelques instants de repos et attendons le lever du soleil. La brousse tout entière frémit dans cette attente. La nature sort de son sommeil et s'étire, s'offrant aux chauds rayons qui doivent la ranimer. Une buée légère monte des vallons humides. La scène circule plus vigoureuse ; les arbustes vibrent et tressaillent. Partout la vie

semble renaître ; par bouffées la brise s'essaie à souffler, des milliers d'insectes s'apprêtent, en sourdine, à bourdonner, les oiseaux gazouillent et s'exercent en roulades et vocalises. Là-bas, à l'Est, les teintes frêles s'effacent, bientôt noyées dans un flamboiement universel ; le soleil va paraître ; le voici, et de toutes les choses de la brousse, sourd un puissant et confus murmure, comme la rumeur d'une foule lointaine, qui monte au-devant de l'astre roi.

Et aussitôt il faut se prémunir contre son action trop brutale ; mettre le casque et la veste khakie confiés jusqu'ici à Pétero. Puis nous partons en chasse.

Mes guides ont bien choisi leur terrain. Au bord des mares, où la nuit, les animaux sont venus boire, leurs empreintes sont restées imprimées dans la vase. Voici des antilopes ; plus loin des marques larges et plates : une girafe ! plus loin un rhinocéros, mais c'est un jeune, le pied est trop petit, passons.

Nous franchissons une crête et, descendant l'autre versant, nous dirigeons vers un point d'eau dans le vallon suivant, quand un des guides s'arrête. A terre, des brindilles d'herbe verte gisent sur le sol dur et rocaillieux où tout est sec, aride et brûlé par le soleil. D'où viennent-elles ? Tout autour nous examinons le sol et voici l'empreinte révélatrice : une entaille dans la terre au pied d'une touffe d'herbes. Le guide se baisse, à l'aide de

quelques indices rétablit la forme, la courbure. « Gamous, dit-il enfin, un buffle. » — « Un autre, dit Abou-Douma qui fouillait la brousse plus loin, — c'est de cette nuit, de grand matin. » Voici maintenant d'autres traces et, étendant nos recherches, nous en découvrons d'autres encore. Un troupeau a passé par ici. — « Va voir à la mare », dis-je au guide. Elle est à quelque distance et, pendant son absence, nous cherchons à nous rendre compte de la marche du troupeau, du nombre de bêtes qui le composent et de leur taille. A son retour le sauvage, de loin, nous fait signe de nous engager à leur suite. — « Rien d'autre à la mare, dit-il. Cette nuit les buffles y sont venus boire; nulle autre créature ne s'en est depuis approchée. »

Nous partons sur leurs traces et avançons d'abord lentement sur ce sol rocaillieux où les empreintes sont peu visibles. La piste nous ramène sur la crête déjà franchie et conduit au vallon parcouru à l'instant. Sur le terrain d'alluvion la poursuite est plus aisée et nous hâtons le pas car le troupeau a de l'avance.

Soudain, Abou-Douma et moi avons peine à retenir une exclamation. A terre des fumées toutes récentes, quelques instants à peine, et de larges empreintes nettement dessinées dans la terre gluante et molle ! — « Karkadan ! » disons-nous en même temps : c'est un rhinocéros ! Sa piste traverse celle des buffles et remonte le vallon. Il doit être là, tout près, et mes sauvages, l'air inquiet,

inspectent la brousse autour d'eux, les touffes de roseaux dans le bas-fonds, les rochers et les hautes herbes sur le flanc de la hauteur. J'ai pris mon 500, prêt à toute éventualité. Il faut faire vite, saisir la chance et il est à nous et, renonçant aux buffles, nous nous engageons sur la piste du rhinocéros.

Je marche en tête et Abou-Douma, derrière moi, à me toucher, scrute le terrain devant nous. Mes guides, d'un commun accord, sont tombés à l'arrière-garde, mais la crainte leur fait tenir les yeux grands ouverts. Un appel bref, plein d'excitation contenue nous arrête et nous jette à terre, Abou-Douma et moi, derrière une touffe de roseaux. Un des guides, le bras étendu, nous indique quelque chose et ses gestes de tête, l'expression de sa physionomie semblent dire : « C'est là, tout près. » Et Abou-Douma a vu — « Là, Là, Edrobou ! Edrobou ! Tue-le ! » s'écrie-t-il, retenant son souffle, la voix basse et contractée.

Mais je ne vois rien ; les jumelles à la main, tout près des yeux, prêt à les y fixer, tous les nerfs tendus, je regarde et toujours rien. Les joncs, les roseaux, les hautes herbes, de gros rochers gris et derrière les arbustes et la brousse, rien d'autre.

Soudain un de ces rochers, à l'orée des hautes herbes, a frémi. Oui, c'est lui, c'est son oreille qui frissonne comme si une mouche l'importunait. Pour le reste complètement immobile. Face à nous, la tête basse, la corne près de terre, il ne bouge pas plus qu'un roc auquel, d'ailleurs, il ressemble par

le volume et la couleur. Il a dû nous entendre, mais le vent est pour nous, il n'a pu nous découvrir. — « Edrobou ! Edrobou ! » presse encore Abou-Douma. Mais la bête se présente mal. A quelque distance en avant, s'élève une fourmilière. Je puis l'atteindre en me défilant. L'animal est de trois quarts ; la corne est suffisante pour former un trophée. Doucement je me démasque. Dans la fièvre de cet instant, je me sens raisonner et penser : « C'est au défaut de l'épaule ; le cœur, je crois, est un peu bas ; sans hâte, là. » Et le coup part et le recul me rejette en arrière.

La balle a porté. D'un mouvement rapide comme l'éclair, l'animal a bondi et s'est retourné d'un bloc sur ses membres raidis. Le sang s'échappe de ses naseaux. Il est de profil, la tête haute, les oreilles pointant, et renifle et souffle bruyamment. Rendu furieux par ce sang qui l'étouffe, il frappe du pied le sol. Une deuxième décharge l'atteint. D'une brusque détente, il fonce, droit devant lui, dans les herbes, et sa croupe ronde et sa queue ridicule disparaissent derrière les tiges.

Un frémissement parmi les cimes nous indique son sillage, puis tout bruit, tout mouvement cesse, et la brousse tout entière, surprise par ce tonnerre, se recueille étonnée et saisie. Un instant la mort semble planer ; puis un oiseau, furtivement, jette une note haute et claire, un appel dans le silence ; d'autres s'hardissent à l'imiter et maintenant, de toutes parts, leurs chants éclatent de nouveau.

La vie bourdonnante de milliers d'insectes, un instant suspendue, recommence, et, comme si de rien n'était, le concert perpétuel, le murmure infini qui s'élèvent de la brousse, reprennent bientôt de plus bel.

Une ouverture béante s'offre à nous, dans les herbes, à l'endroit où la bête y plongea. Au delà, se devine un long couloir étroit entre deux parois frissonnantes. Quelques tiges, respectées par la trombe, dressent seules leurs têtes orgueilleuses sur la piste dévastée qui, derrière ce rideau mouvant, se perd dans l'océan des herbes.

Du regard je consulte mes hommes. La consternation se lit sur leur visage et un instant j'hésite devant une perspective aussi peu attrayante. Mais il faut se risquer. Que mes hommes attendent ici et je m'engage avec précaution, à la suite de l'animal, dans les herbes serrées et drues. J'avance lentement, pas à pas, scrutant le terrain dans l'attente de quelque événement subit, d'une brusque déchirure dans ces murailles ondoyantes, d'une charge imprévue et foudroyante. Chaque foulée m'isole davantage. Perdu dans ces herbes, tout me devient étranger ; nulle autre notion que de l'instant présent qui domine et oppresse d'une émotion violente où l'on sent le cœur battre et les artères palpiter.

Soudain, entrevue à travers les tiges, une fourmière se dresse auprès de la piste de l'animal. D'un bond je l'escalade et aussitôt éclate mon cri de dé-

livrance et de triomphe : « Mort ! Abou-Douma, viens vite, il est mort ! » Abou-Douma se jette dans les herbes et mes hommes s'y lancent à sa suite. Les voilà sur la fourmilière, mais je n'y suis déjà plus dans ma hâte à contempler de plus près ma victime.

Elle est là, juste à la sortie des herbes, couchée sur le flanc, dans une mare de sang, morte. Mes deux coups ont percé les poumons et, malgré ces blessures mortelles, elle eut la force, emportée par son élan, de parcourir ces deux cents mètres ! Mes hommes m'ont rejoint. Les guides ne dissimulent pas leur joie et, avec des claquements de langue et des exclamations gutturales, montrent les herbes d'un geste significatif. Abou-Douma, tout à la volupté du dépeçage, aiguise déjà son couteau sur une pierre ; Kaouka, toujours narquois, sourit d'une oreille à l'autre et Pétéro, sérieux à l'ordinaire, hoche la tête et contemple le rhinocéros.

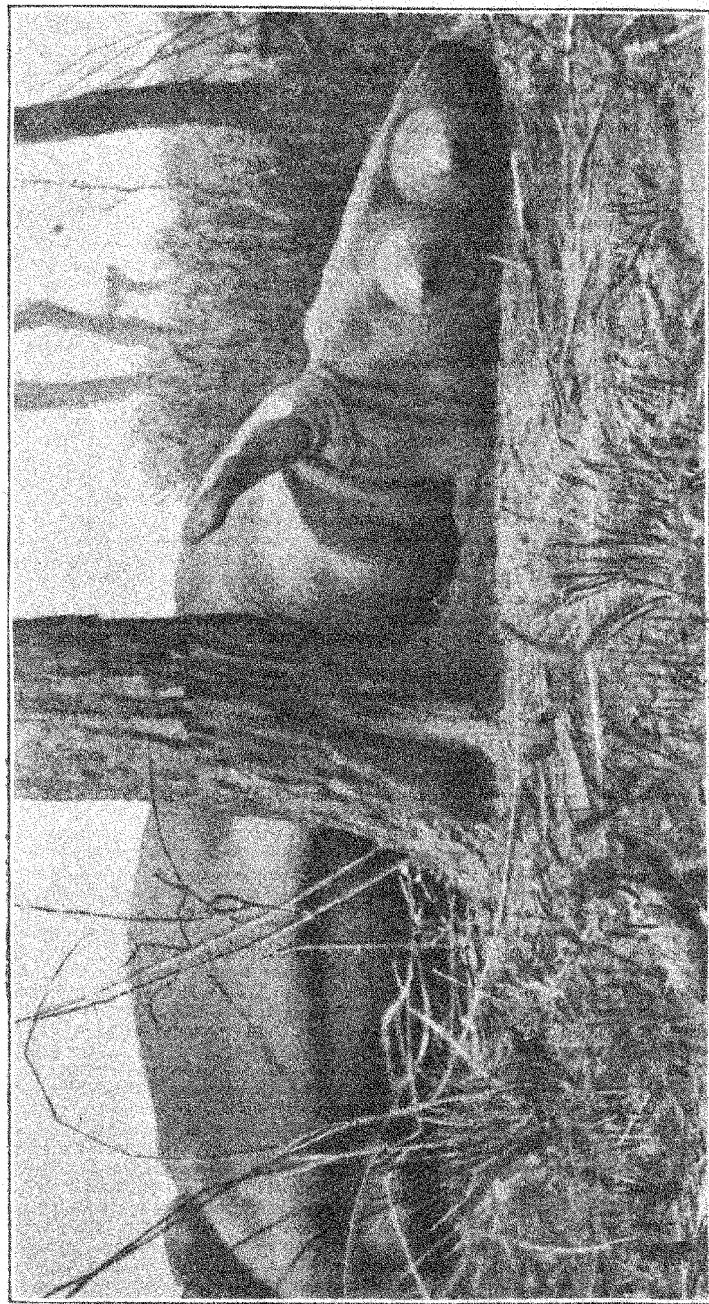
C'est une femelle de taille moyenne mais ses deux cornes, de dimensions ordinaires, forment un trophée peu intéressant. Je veux emporter l'os frontal et le maxillaire supérieur dans la peau desquels elles sont encastrées. Mes gens, maniant la hachette ou le couteau de chasse, s'escriment sur la bête et les guides du tranchant de leurs lances, se taillent dans la peau de quoi se faire des sandales ou la découpent en fines lanières qui, séchées au soleil, formeront des courroies. Assis à quelque distance, à l'ombre d'un grand arbre au feuillage

touffu, étonné de se voir dans cette brousse rabougrie, je regardais mes gens s'acharner sur le corps.

Et mes pensées s'égarent, toutes pénétrées du charme de cette vie, savourant les joies de l'heure et ressassant les succès passés. Éléphant hier, rhinocéros à l'instant, buffle demain peut-être ! les créatures mystérieuses et dont je me forgeais jadis une idée fantastique sont maintenant approchées et vaincues ; et voilà ces histoires de chasse si avidement lues, aujourd'hui vécues ; ces rêves de mon enfance, enfin réalisés : ces trophées si ardemment convoités, enfin conquis et possédés. Je les vois se placer dans la demeure familiale ; ici je mettrai les défenses d'éléphant, là les têtes d'antilope, plus loin le crâne du rhinocéros, là...

Mais que se passe-t-il ? Une brusque exclamations a retenti. Couteaux, hache, lances, volent projetés au loin. Abou-Douma, Kaouka, Pétéro fuient et se dispersent et mes guides avisant un arbre plus élevé se précipitent et l'escaladent en se bousculant. — Ah mon Dieu ! — D'un galop lourd et précipité, soufflant comme une locomotive, un rhinocéros fonce droit à travers la brousse, la tête haute, le nez au vent, et s'arrête pile, les quatre membres raidis, devant le corps à demi dépecé, comme atterré de sa découverte, et flairant le sang de ses naseaux dilatés.

D'un bond je suis debout ; finie la rêverie nonchalante ! Dieu merci, ma carabine est là, adossée



EN OUGANDA.

UN RHINOCÉROS.

à l'arbre, à portée de la main et encore chargée de ses deux coups. Ils partent presque en même temps. La bête se renverse sous le choc. D'un brusque effort la voilà debout. Quelques foulées furieuses et maintenant elle s'écroule. Dans une ultime défense, la tête se remue, donnant dans le vide des coups de corne inutiles ; les membres s'agitent comme pour une dernière charge qui meurt en un spasme suprême et tout mouvement cesse ; la vie s'en est allée. La charge, les coups de feu, la mort, le tout a duré une seconde.

Un silence de stupeur règne sur toute la brousse. La surprise nous cloue sur place et je reste immobile, tenant à la main les canons fumants. D'où est-il venu ? Quelle attaque subite ! « Ya Allah ! Par Dieu ! » dit enfin Abou-Douma réapparaissant sur la scène. Kaouka et Pétéro sortent de derrière les broussailles, les guides descendant de leur refuge, hébétés et les gestes gauches. Ils ont peine à retrouver les mots mais bientôt, recouvrant l'usage de la parole, leur émotion s'épanche en un flot intarissable, illustré de grands gestes. « Je l'ai vu là, tout près ! — Et moi, j'ai entendu son souffle ! — Et moi, je tournais le dos ; en les voyant jeter leurs lances et fuir, Ya Allah ! j'ai senti que c'était lui, le mâle. »

Et c'est, en effet, le mâle. Il a dû éventer l'odeur du sang et rendu furieux par ces effluves a chargé aveuglément. Et maintenant je regrette ce coup de feu. Trop de sang en une journée et des proies

trop faciles ! Ses cornes ne valent guère mieux que celles de la semelle. M'étant assuré une première victime j'aurais voulu choisir la seconde et non qu'elle s'imposât ainsi. Mais le sort en a décidé autrement, acceptons ses décrets. La joie exhubérante de mes hommes contemplant les deux bêtes au tableau devant nous me fait prendre mon parti du fait accompli. Pour eux, un rhinocéros en vaut un autre, et voilà les dangers passés, les fatigues évitées et le bakshish gagné, sans trop de périls ni d'efforts.

Le rhinocéros a mauvais renom. Seul de tous les animaux de la brousse, il charge l'homme à vue ou sitôt éventé ; mais, en terrain découvert, sa vue trop basse et sa stupidité invétérée en font un adversaire relativement peu redoutable. Les caravanes ont surtout à souffrir de ses attaques. Qu'un rhinocéros, errant au hasard, vienne à croiser une piste où l'une d'elles a passé, son odorat très fin aussitôt la décèle. A l'instant il voit rouge. Dans un transport aveugle, il s'enfourne dans la piste et arrive en trombe sur les hommes affolés. Les charges sont jetées à droite et à gauche, au hasard, et les porteurs se dispersent en tous sens. Parfois la bête s'acharne sur les caisses et les réduit en miettes avant d'assouvir sa rage. Pourtant il est rare qu'elle revienne sur ses pas ; c'est une avalanche qui passe et continue sa course dévastatrice.

Voici pour mes gens un surcroît de travail.

Pétéro, qui eut toujours des instincts de boucher, se met à l'œuvre et aidé des deux sauvages, s'attaque à cette nouvelle victime et, bientôt, mes porteurs se coiffent des lourds trophées et, par le chaud soleil de midi, nous reprenons la route du camp, abandonnant les deux carcasses.

Hyènes et chacals et les oiseaux de proie se les disputeront cette nuit. Déjà, dans le ciel, des points noirs paraissent et se rapprochent, grossissant à vue d'œil. Les vautours ! Les fossoyeurs de la brousse ! Ils accourent de tous les points de l'horizon, à grands coups d'ailes, lourds et mesurés, et tournent là-haut, très haut au-dessus de nos têtes, planant en courbes majestueuses. Et demain, après-demain au plus tard, le soleil versera ses torrents inutiles de chaleur et de vie sur des ossements blanchis, épars dans la brousse, vestiges de ce qui fut, il y a quelques heures à peine, la force brutale et la fureur aveugle.

Rapidement nous quittons la scène du carnage et rejoignons la route du télégraphe. Les premiers arbres de la forêt se dressent bientôt devant nous et nous pénétrons de nouveau sous la voûte élevée. Elle a bien l'aspect pressenti cette nuit. Des arbres énormes poussent leur tronc nu à une hauteur prodigieuse pour s'épanouir ensuite, comme un parapluie gigantesque. Leurs cimes se rejoignent et pas plus que la lune le soleil n'en perce l'épais rideau. Une demi-obscurité couvre toutes choses d'un sombre voile et, tout autour, le sous-

bois se perd, dans la pénombre. Une humidité permanente règne dans l'atmosphère. Pas un souffle d'air. Une odeur fade et lourde saisit à la gorge dès l'entrée. Des senteurs troubles, humides et malsaines se dégagent du sol, des feuilles, des plantes et contrastent avec les parfums sauvages mais vigoureux et frais qu'on est tout surpris de rencontrer, parfois, en pleine brousse. Des milliers de cigales et de criquets font entendre leur chant monotone qui se perd dans le silence oppriment. De loin en loin, une liane tombe de là-haut, droite et lisse et disparaît dans les broussailles d'où surgissent ces arbres géants.

De grands singes habitent les sommets. Des cynocéphales aboient à notre passage et des singes « mbéga », à la fourrure blanche et noire, écartant les feuilles nous contemplent de là-haut. Nous distinguons leur visage sombre qu'encadre une barbe blanche ; puis, leur curiosité satisfaite, ils se sauvent d'arbre en arbre. D'autres se laissent glisser à terre le long des lianes, ou même, les quatre pattes raidies, se jettent, d'un bloc, au milieu des futaies où ils s'enfouissent pour rebondir comme une balle et passer lestement de broussaille en broussaille. Une heure s'écoula avant que ne luise, au loin, la lumière libératrice et que la brousse ne s'étende de nouveau devant nous.

Les rives giboyeuses de la Zokka me réservaient pour le lendemain un nouveau triomphe. Cette fois ce fut un buffle qui tomba sous mes coups. Les

mêmes indigènes me guidèrent à travers les pâtrages fréquentés des troupeaux. Nous traversâmes la même forêt où les mêmes singes à notre approche réveillèrent les mêmes échos. Nous parcourûmes des vallons identiques humides et marécageux où les traces, bientôt, nous apparurent.

Le buffle est, non moins que le rhinocéros, redouté des indigènes. S'il est moins irritable et moins prompt à l'attaque, il est, par contre, autrement tenace et vindicatif. Un buffle blessé s'enfuit d'abord, puis s'arrête et, revenant sur ses pas, suit à quelque distance une piste parallèle. Il choisit un terrain propice à l'embuscade et attend patiemment, dissimulé dans les roseaux ou les hautes herbes. L'homme arrive sur ses traces et passe auprès de son repaire. Prompt comme l'éclair, l'animal fond sur lui et malheur à l'imprudent si une balle heureuse et plus prompte encore n'en vient pas arrêter la charge foudroyante. Parfois le troupeau tout entier, intrigué par cette apparition, s'avance à pas comptés, le muffle haut, vers le chasseur. Mieux vaut ne pas satisfaire de trop près à cette curiosité indiscrète et battre prudemment en retraite.

Ma victime nous épargna de telles émotions et se couchant docilement dès ma première balle se résigna au destin inexorable sans plus prolonger une lutte trop inégale.

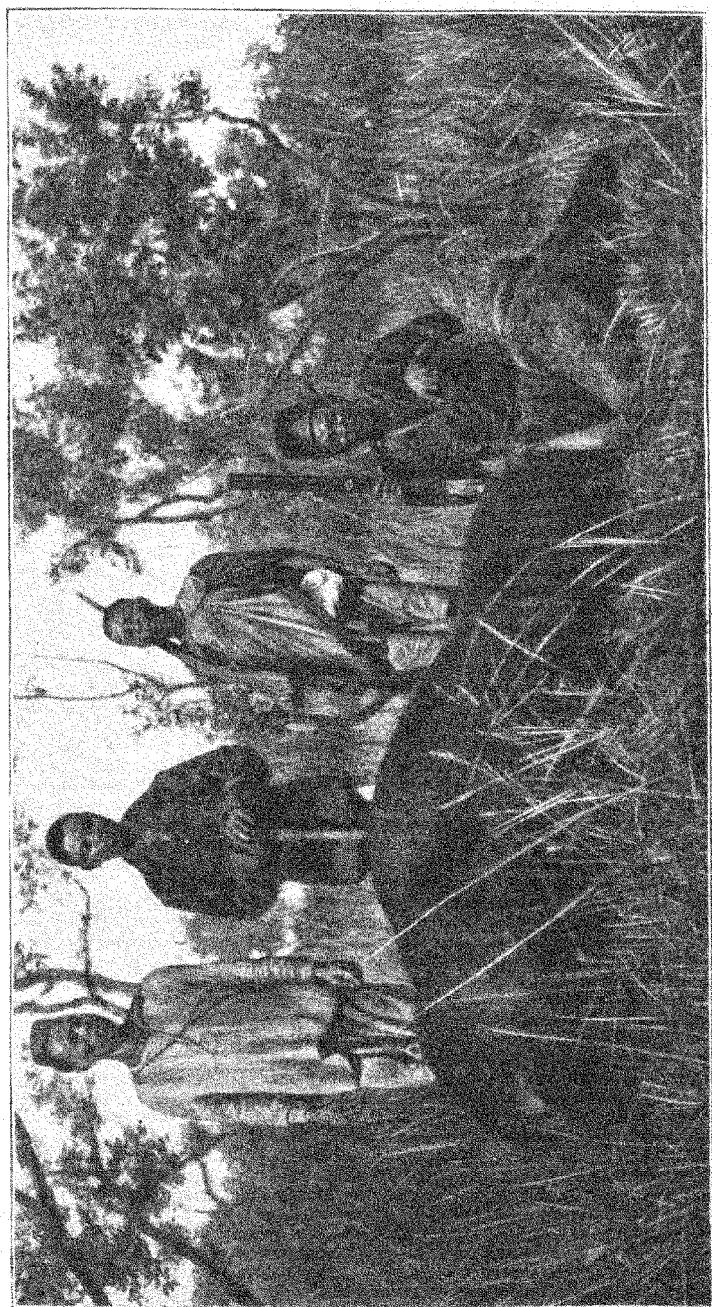
Voici de la viande en abondance. Un des guides est dépêché au camp pour chercher du renfort.

Pétéro déjà est dans le sang jusqu'au coude et même Kaouka, par exception, met la main à l'ouvrage. Le premier, il s'est approché de l'animal et, avec la gravité inexpressible et le sérieux comique qui le caractérisent, a jeté sur le corps quelques brindilles d'herbe verte. Par ce geste traditionnel il s'est approprié ces parties si appréciées des gourmets bagandas ; l'estomac et les intestins, et il s'empresse de prendre possession de son bien.

Puis la viande est répartie en charges et, avec l'habileté qu'ont les indigènes pour ces sortes de travaux, ficelée à l'aide de lianes souples ou de fibres arrachées aux plantes grasses et aux touffes d'alfa qui poussent, au hasard, dans la brousse.

La besogne terminée, nous attendons la venue des porteurs ; ils arrivent, suivis de tout le village. Les sauvages se précipitent sur la viande en poussant des cris de joie et un pillage en règle allait s'en suivre, si une voix ferme et une main lourde n'y avait mis le holà.

Les hommes sont alignés. Kaouka et un autre porteur prendront la peau du buffle et Pétéro la tête ; une charge pour chaque porteur et pour deux ou trois hommes de complément pris parmi les villageois, puis en route ; et quelques heures après, à la tête de cette étrange procession, encadrée de guerriers armés de longues lances et portant le bouclier, j'effectue mon entrée au camp. La viande y est répartie ; tant pour le commandant, tant pour la cuisine, tant pour les porteurs, et voici



EN OUGANDA.

UN BUFFLE. DE GAUCHE A DROITE LE GUIDE, KAOUKA, PÉTERO, ABOU-DOUMA.

pour le chef et ceci pour les guides et le reste aux villageois. Il y en a pour tout le monde.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, le chef du village s'empressa, dès mon arrivée, de me rendre visite et, pour se concilier mes bonnes grâces, m'apporta des paniers d'une farine superflue. Il a sa part du butin mais, c'est juste, il m'a fourni les guides et je ne puis lésiner sur le bakshish promis. Fouillant dans ma cantine, j'en tire une vieille veste khakhie, toute rapiécée et du linge de corps usé et déchiré et réservé pour de telles occasions. Je lui remets le tout avec quelques roupies.

Et aussitôt je comprends que j'ai dépassé la mesure. Tout cela pour lui ! Grands Dieux ! Que de richesse ! Il ne peut en croire ses yeux ! Je suis grand ; je suis magnifique. Et sa reconnaissance n'eut plus de bornes quand Simoni, ayant sur sa demande estimé tous ces trésors, eut satisfait sa convoitise et fixé leur valeur à un prix fantaisiste. Du coup je suis son père et sa mère ! Je n'ose pas remettre les choses au point et il retourne à son misérable village sous les regards envieux des siens et ne tarissant pas d'éloges sur la générosité du blanc. — « Simoni, pourquoi l'as-tu trompé ? » — « Him very pleased, Sir. » — « Oui sans doute, il est content, mais la vérité, qu'en fais-tu ? »

Deux jours de loisir et de bonne chair avaient rendu à mes hommes leurs forces et leur bonne humeur. De la viande et du repos, et même pour un porteur il est de bons instants dans la vie. Et,

le lendemain, au lever du soleil, quand s'ébranla la caravane, plus d'un dut, à l'exemple du commandant, dire à la Zokka un adieu reconnaissant.

Le départ fut tel qu'il l'est toujours quand les porteurs insouciants sont reposés et bien nourris : gai, bruyant, plein d'entrain et d'exubérance. Les cris, les appels joyeux se croisaient de toutes parts, à travers la longue file et faisaient retentir les échos.

L'étape, d'ailleurs, est courte. Je vais, une dernière fois, traverser la forêt, aujourd'hui familière, et planter ma tente de l'autre côté, auprès d'un de ces vallons parcourus ces jours-ci avec un tel succès. Il n'y a pas de huttes indigènes, mais les hommes emportent pour ce soir une provision de farine que, la veille, les femmes du village penchées sur la pierre plate destinée à cet usage, ont travaillé à moudre. Et ce soir, je mettrai à exécution un projet depuis longtemps formé, auquel la pleine lune prêtera son concours : passer la nuit à l'affût, au-dessus d'un point d'eau et saisir sur le vif la vie nocturne de la brousse.

Hier, pendant que nous cheminions sur la piste des buffles, j'ai remarqué dans le lit d'un « khor » marécageux qui s'épanouissait soudain une mare étendue, pleine d'une eau dormante. Les joncs poussaient drus dans le bas-fond et venaient mourir dans la vase, au bord de l'eau où baignaient leurs dernières touffes. Sur les rives, de chaque côté, la brousse s'étendait avec ses arbustes grêles et

ses broussailles clairsemées et, tout auprès, s'élevait un grand arbre isolé au feuillage vert et touffu. Là j'installeraï mon affût.

Ma tente est dressée à quelque distance afin que tout ce bruit insolite : l'installation du camp, le va-et-vient des porteurs, le départ ou le retour des corvées ne puisse, pendant le jour, donner l'éveil, ni la lueur des feux, le soir, semer l'alarme.

Un lit indou constituera la plate-forme où je passerai la nuit. C'est un châssis rectangulaire en bois où se fixent les extrémités de sangles qui s'entrecroisent dans la longueur et la largeur. Issu des mains de quelque artisan de Mombassa, il est venu, après Dieu sait quels avatars, échouer dans une hutte des bords de la Zokka et, hier soir, j'obtins, non sans peine, qu'on me le cédât pour une nuit.

Le propriétaire ne voulant pas s'en séparer me servit de guide et maintenant préside à son installation. On l'attache solidement dans l'arbre à deux fortes branches ; on éclaircit l'épais feuillage ; on pratique des vues à travers les branchages ; puis on dissimule toute trace de la main redoutée de l'homme. Avant midi tout est fini et, jusqu'au soir, rien ne vient troubler la quiétude aux alentours du point d'eau.

Au coucher du soleil, je prenais mon poste là-haut, ganté de peau, cuirassé d'une vareuse épaisse, hermétiquement fermée, casqué d'un voile découpé dans une moustiquaire, paré enfin pour subir l'assaut de myriades de moustiques. Mes gens me pas-